

Bijlage VWO  
**2021**

tijdvak 1

**Frans**

Tekstboekje

# Un défi ambitieux pour les bistrots parisiens



(1) On l'aime pour son jambon-beurre, son patron et ses serveurs railleurs, ses clients en tenue d'éboueur ou de manager... Le bistrot parisien fait partie du décor et des vies animées de celles et ceux qui veulent s'échapper du « métro-boulot-dodo ». Une association, dirigée notamment par des professionnels du bistrot, rêve d'une reconnaissance planétaire pour ces temples de la convivialité. Elle s'est lancé un défi ambitieux : inscrire les bistrots de Paris incarnant un « art de vivre » au patrimoine culturel immatériel de l'Unesco.

(2) L'association ne manque pas d'arguments. « C'est le symbole d'un creuset social, d'un melting-pot à la française qui existe depuis des siècles. Dans cet univers ouvert,

empreint de culture et de sympathie, tout le monde se réunit au comptoir, l'ouvrier comme le chef d'entreprise, le Parisien comme le non-Parisien », vante Jean-Pierre Chedal, vice-président de l'association. Selon lui, ce « lieu d'échange et de partage » possède une dimension historique depuis la naissance du Procope, le plus ancien café de Paris, créé au XVIIe siècle. Mais aussi culturelle quand il fut le lieu de rencontre des peintres impressionnistes et d'écrivains célèbres, parmi lesquels Boris Vian, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

(3) Si le bistrot de Paris avait les faveurs de l'Unesco, il rejoindrait alors le repas gastronomique, le fest-noz breton, le compagnonnage ou la tapisserie d'Aubusson, savoir-faire hexagonaux déjà honorés. « En termes d'image, c'est un véhicule culturel mondial formidable », s'enthousiasme Jean-Pierre Chedal. Son association estime que les bistrots parisiens sont aujourd'hui en danger, en raison notamment de loyers spectaculairement en hausse, et qu'il faut les protéger pour « contrecarrer la mise en péril de cette tradition populaire ».

*d'après [www.leparisien.fr](http://www.leparisien.fr),  
le 7 juin 2018*

# Les restos en ont marre



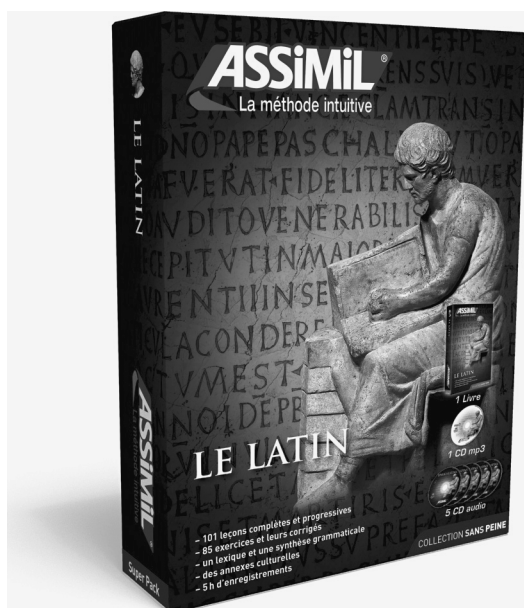
**(1)** Le phénomène n'est pas nouveau. Il consiste à prendre son plat en photo et à la poster ensuite sur les réseaux sociaux. Accompagnée ou non d'un commentaire. Si, dans la majorité des cas, le restaurateur en tire profit, voyant dans cette pratique une forme de publicité gratuite, encore faut-il que le commentaire qui accompagne la photo soit positif. Dans le cas contraire, c'est bien évidemment moins amusant et cela a même incité certains concurrents à se servir des réseaux sociaux pour démolir des réputations.

**(2)** Pour les chefs de cuisine renommés, la problématique est tout autre. Ils estiment en effet que la qualité des photos ne rend généralement pas compte de la qualité de l'assiette. Sans compter qu'ils défendent aussi leurs créations, estimant qu'elles peuvent ainsi être facilement copiées. Pire, ils craignent aussi que certains clients n'apprécient pas à sa juste valeur le travail fourni, ou n'aient tout simplement pas les compétences pour émettre un jugement digne d'un critique gastronomique respecté.

**(3)** Certains restaurateurs ont donc interdit la prise de vue dans leur établissement. « C'est embêtant quand un client monte sur sa chaise pour essayer de faire la meilleure photo possible. Puis il la montre à ses convives, la poste sur Facebook, la commente... Sur ce temps-là, son plat est froid et il l'apprécie moins. »

*d'après La Dernière Heure, le 3 mai 2016*

# Le cercle des latinophiles



(1) « Parlez moins fort, on ne s'entend plus ! ». La demande a été faite sèchement. Les arrière-salles de la brasserie Le Métro, place Maubert à Paris, très courues le soir, accueillent café-philo, café-BD ou café de juristes. Ce jeudi-là, justement, des hommes et femmes de loi semblent fort incommodés par un petit groupe aussi bruyant qu'hétérogène. Michel a 73 ans, il est employé des chemins de fer à la retraite, Nathan a 39 ans, il est cartographe, et Zoé a 28 ans, elle est agrégée de lettres classiques. Ils ont 5 un point commun : ils parlent latin comme vous et moi parlons français.

(2) Tout a commencé il y a quinze ans lorsque Daniel Blanchard, chanteur lyrique de 24 ans, en tournée à Genève, tue le temps entre deux répétitions en fréquentant des librairies anciennes. Un jour, un livre l'attire, il s'y plonge pour bientôt se demander quelle est la langue qu'il

lit. C'est du latin, cette langue dans laquelle son père, prof de langues classiques à la Sorbonne, l'a baigné dès son plus jeune âge et dont il avait oublié qu'il le lisait si facilement. Dans cette librairie, un virus se réveille.

(3) Sur Internet, Daniel découvre que bien d'autres en sont atteints. Aux quatre coins du monde, des latino-phones ont constitué des *circuli latini* (cercles latins) pour pratiquer le latin vivant. Il y a tous les niveaux, tous les âges et tous les milieux. Le chanteur se plonge dans la méthode Assimil pour acquérir un vocabulaire contemporain et en 2002 il crée le *Circulus latinus lutetiensis*. Ce Cercle parisien n'attire d'abord que très peu de latinophiles. Jusqu'à ce que le bouche-à-oreille prenne le relais et qu'Internet fasse le reste, c'est-à-dire beaucoup. Le Net contribue en effet à une « explosion du latin ». Selon Daniel, 50 000 locuteurs le pratiqueraient dans le monde.

(4) « Nous réfléchissons au sens des mots », dit Daniel. « Si Google nous a posé un problème et reste en l'état, nous nous sommes joués d'Internet et de Facebook. Puisqu'en anglais *net* veut dire réseau, on utilisera le vocable *rete*, lien en latin, d'où *Interrete*. Le chemin a été plus sinueux avec Facebook. *Liber facierum* (« livre des visages ») ne sonnait, paraît-il, pas bien, et puis il était plus amusant de rendre au mot son côté étranger en faisant un petit tour par la Grèce, pour aboutir à *Prosopobiblion* (*prosopo*, racine de *prosôpon*, le visage, et *biblion*, livre).

Et ça, je vous assure, cela sonne formidablement. »

**(5)** Selon Daniel, « la France s'est construite en éliminant le latin ». Au XIXe siècle, le nationalisme chasse les langues régionales pour mieux imposer le français, un vent d'anti-cléricalisme se met à souffler, le latin en prend un coup au passage. « On

a alors créé cette fiction que le latin est mort au IVe siècle. » Pourtant, jusqu'au début du XXe siècle, dans toute l'Europe les thèses étaient écrites en latin. La naissance de la philologie, qui a vu cette langue plus comme un objet d'étude qu'une matière que l'on s'approprie, n'a rien arrangé.

*d'après Le Point,  
le 14 janvier 2016*

# Un Internet animal

Une équipe de chercheurs veut pourvoir des animaux de minicapteurs afin de mieux les comprendre mais aussi, peut-être, de prévenir les catastrophes naturelles.



(1) En 1822, le comte von Bothmer abattit une cigogne sur sa propriété des environs de Lübeck, en Allemagne. Il n'était manifestement pas le premier à avoir attenté à la vie de l'animal : celui-ci avait dans le cou une flèche africaine de 40 centimètres de long. Ce malheureux oiseau fut une chance pour la science. Il y avait des siècles que quantité de mythes circulaient sur ce que faisaient les cigognes et autres oiseaux migrateurs pendant l'hiver. Certains croyaient qu'ils s'enfouissaient dans la boue, d'autres qu'ils se transformaient en souris. Une théorie affirmait même qu'ils allaient passer l'hiver sur la Lune. Au XIXe siècle toutefois, les chercheurs étaient pratiquement unanimes à penser qu'ils passaient la saison froide en Afrique. La cigogne à la flèche en fut la première preuve concrète.

(2) Depuis, les scientifiques ont étudié les migrations de quantité d'animaux. Ils les ont suivis grâce à des marques, des émetteurs, des caméras ou de petits avions. 11 nombre de questions demeurent sans réponse. Leur itinéraire exact, par exemple, et les haltes qu'ils font, confie Martin Wikelski, de l'Institut Max-Planck d'ornithologie. Et que penser du lieu où meurent les oiseaux ? « Nous perdons chaque année dix milliards de petits oiseaux mais où ? Personne ne le sait. On ne sait même pas où hibernent certaines espèces », ajoute-t-il. « Quand on regarde bien, il n'y a rien qu'on connaisse vraiment bien. » (3) Pour y remédier, Wikelski souhaite équiper des dizaines de milliers d'animaux de petits émetteurs suivant tous leurs mouvements. Une antenne spéciale destinée à recevoir les signaux devrait être fixée en juin

à la Station spatiale internationale  
50 par des cosmonautes russes. Baptisé  
Icarus (International Cooperation for  
Animal Research Using Space), le  
projet promet aux chercheurs une  
55 avalanche de nouvelles informations  
sur les déplacements et le comporte-  
ment de nombreuses espèces. Il y a  
quelques années, les chercheurs se  
sont mis à équiper les animaux  
d'émetteurs GPS. Ces appareils sont  
60 cependant lourds. Ils ont beau être  
passés de 250 à 20 grammes, c'est  
toujours trop lourd pour les petits  
animaux. Les scientifiques impliqués  
dans le projet Icarus comptent  
65 construire un émetteur qui ne pèsera  
qu'un gramme et qu'on pourra même  
poser sur des papillons.

**(4)** Wikelski attend encore bien  
davantage des recherches scientifi-  
70 ques. Ce qu'il a en tête, c'est tout un  
réseau de capteurs vivants répartis  
sur l'ensemble de la planète, une  
sorte d'Internet animal. Les animaux  
pourraient devenir de véritables  
75 stations de mesure qui fourniraient  
des informations sur le vent, la  
météo, la température et le taux

d'ozone. Ils pourraient ainsi aider  
l'humanité, par exemple à améliorer  
80 les modèles climatiques. Grâce aux  
émetteurs, les chercheurs seraient  
même capables d'annoncer à  
l'avance des catastrophes naturelles.  
Il semble que des éléphants du Sri  
85 Lanka aient fui le tsunami de 2004  
avant qu'il n'arrive et que des  
chèvres modifient notablement leurs  
déplacements des heures avant une  
éruption volcanique.

90 **(5)** Malgré leur désir d'en savoir plus,  
les chercheurs doivent tenir compte  
du bien-être des animaux. Pour com-  
mencer, ils doivent préserver les  
données relatives aux espèces protégées  
95 de façon à ne pas faciliter le  
travail des braconniers. Ensuite, il est  
toujours éprouvant pour un animal de  
se faire capturer et poser un émet-  
teur. « Nous pensons cependant qu'il  
100 faudra attraper bien moins d'animaux  
qu'avec les méthodes précédentes,  
le baguage des oiseaux par  
exemple », déclare Wikelski. « Et  
avec les informations que nous  
105 recueillerons, nous espérons être en  
état de mieux protéger les autres. »

*d'après le Courrier international,  
le 3 novembre 2016*



## « Libérez votre cerveau ! »

Le livre « Libérez votre cerveau ! » d'Idriss Aberkane, neuroscientifique, est un traité de neurosagesse. Extraits d'un entretien.



**(1) Le Point : Votre livre « Libérez votre cerveau ! » commence par un avertissement : nous n'utilisons pas bien notre cerveau.**

5 **Idriss Aberkane** : Il y a d'abord le mythe du « nous n'utilisons que 10% de notre cerveau ». En fait, cela ne veut rien dire. Que signifierait « je n'utilise que 10% de mes mains » ?  
10 Parlerait-on de leur surface, de leur masse, de leurs muscles ? Mais il est vrai que le potentiel de nos mains est infiniment supérieur à ce que nous en faisons dans notre vie. Pour notre  
15 cerveau, c'est la même chose : l'idée que nous sous-employons notre potentiel cérébral est loin d'être une idiotie. Un phénomène important qui paralyse notre mental est « l'impuissance apprise », cette petite voix  
20 dans notre tête qui nous dit « tu ne peux pas, tu n'y arriveras pas ».

**(2) Pour comprendre notre cerveau, dites-vous, il faut imaginer une planète...**

25 Prenez la géographie des villes : avec ses 10 millions d'habitants, la région parisienne représente une petite aire cérébrale. D'ailleurs, la

30 ville est organisée un peu de la même manière : les immeubles avec leurs étages représentent les couches de notre cortex, et les habitants d'un étage interagissent  
35 aussi bien avec leurs voisins proches qu'avec des gens situés à une plus grande distance. C'est ainsi que fonctionne le cerveau. Il est un monde, et chaque aire est un pays.  
40 Les fonctions de notre vie mentale – parler, compter, anticiper, se souvenir – s'élaborent comme on fabrique un smartphone : les composants viennent d'un pays, ses brevets d'un  
45 autre, son design d'un autre encore, qui est différent du pays où il est assemblé.

**(3) Parlez-nous du système scolaire.**

50 L'école nous apprend que la réussite est individuelle. C'est un mensonge : chasser le mammoth, construire des pyramides, débarquer en Normandie ou lancer une fusée requiert le collectif. Alors que dans la vraie vie, remettre l'autorité en question est une chose vitale, à l'école, c'est interdit. Et, quand on observe les cas  
55 les plus marquants d'élèves prodiges, on constate que leur épanouissement s'est toujours fait en dehors du système scolaire. Arthur Ramiandrisoa, le plus jeune bachelier de l'histoire du bac – à 11 ans et  
60 11 mois –, n'a jamais mis les pieds dans une classe. Taylor Wilson, qui, à 14 ans, a réalisé une fusion nu-



cléaire dans le garage de ses parents, était en échec scolaire.

70 **(4) Pourtant, apprendre n'est pas forcément synonyme de souffrance.**

Non, c'est jouer qui est la façon la plus normale d'apprendre. Tous les mammifères jouent pour apprendre, et on sait que plus une espèce est intelligente plus elle joue, en particulier si elle utilise des outils comme le font le corbeau, le perroquet ou le grand singe. Dans la nature, qui est un monde hostile, infiniment plus sélectif que nos classes préparatoires, si vous échouez, vous ne redoublez pas, vous mourez. Cela étant dit, le comportement d'apprentissage le plus efficace que l'évolution a sélectionné est le jeu.

**(5) Enfant, vous avez découvert les maths sur une console de jeux.**

90 **Est-ce pour cela que vous affirmez que le prof idéal est un jeu vidéo ?**

Le prof idéal sait séduire l'attention. Il y a deux choses qui sont profondément essentielles pour le cerveau : la nature et les jeux vidéo. Cette affirmation semble bizarre, mais elle est la conséquence de l'évolution. L'expérience de la nature est multisensorielle, et notre cerveau adore ça. Le jeu vidéo, lui, a évolué dans un univers concurrentiel, avec l'objectif de captiver le cerveau au maximum. Or, l'école actuelle ne se bat pas pour conquérir l'attention du cerveau humain. Le prof idéal donc, à l'exemple d'Aristote qui enseignait en pleine nature, doit encourager l'apprentissage par tous les sens.

**(6) Puisque ce n'est pas à l'école, quels ont été vos maîtres à penser ?**

110 Je ne peux pas dire que l'école ne m'a pas appris à penser, car j'y ai eu d'excellents maîtres. Ce que je lui reproche, c'est qu'elle ne m'a jamais donné de conseillers sages et expérimentés que par accident. Or, nous avons besoin de tels guides. C'est ainsi que l'homme apprend, c'est comme ça que furent formés les maîtres de la Renaissance ou les grands sages de l'Âge classique. À l'école, la présence d'un coach n'est pas encouragée, elle ne doit survivre qu'à quelques enseignants passionnés.

**(7) Parlons enfin de ce qui est devenu presque le mal du siècle : l'incapacité à fixer son attention à cause du trop-plein d'informations. Comment échapper à l'« infobésité » ?**

130 Il se forme aujourd'hui une véritable course aux armements pour capter l'attention des gens. L'école du « vase qu'on remplit », avec ses programmes fixes et sa culture du stock, est totalement dépassée. La connaissance mondiale double tous les sept ans. La solution à cette croissance exponentielle des données, c'est la sagesse. Contrairement à la donnée, la sagesse ne se périmé jamais, et c'est elle seule qui peut nous libérer. Malheureusement, au lycée, nous n'avons que des cours de concepts, mais aucunement de pratique de la sagesse.

*d'après Le Point,  
le 29 septembre 2016*

# Franglish

(1) La francophonie, c'est vieux, c'est ringard. Bon pour des Québécois, des Belges, des Suisses, des Libanais ou des Africains. Dans ces contrées, des gens qui n'ont jamais mis les pieds en France se passionnent pour la langue de

5 Molière. Les plus atteints d'entre eux vous expliquent que ce n'est pas seulement un mode d'expression, mais une manière de penser, une vision du monde. Ils vont même jusqu'à trouver une identité, sinon une patrie.

(2) Parallèlement, en France, on assiste à une pratique

10 remarquable, qui se répand progressivement : elle consiste à utiliser un mot anglais pour désigner ce qui s'énoncerait parfaitement en français. Pourquoi parler de prospectus, en effet, alors qu'on peut dire *flyer* ? Et, quand on veut se faire bien comprendre, n'est-il pas indispensable de présenter un

15 *pitch* (résumé, condensé, abrégé, argument) ? Sachant qu'il y a un *gap* (fossé, écart, retard, décalage) entre le citoyen français branché et le malheureux Français moyen, ce bipède d'un mètre soixante-huit, béret compris, qui ne s'est pas encore mis au franglish.

20 (3) Il faut, ici, rendre un hommage particulier à Renault. Rien d'étonnant à ce que le premier constructeur d'automobiles français s'adresse en anglais à des clients potentiels à travers le monde. Mais l'ex-Régie nationale vend également des véhicules en France. Pour y lancer de nouvelles offres et

25 séduire le public, elle a trouvé la bonne formule : « Renault, la french touch ». C'est vraiment touchant.

**Robert Solé**

*d'après Le Un, le 20 janvier 2016*

# Qui a eu cette idée folle d'inventer le bac ?



(1) Le bac a été créé par ce sacré Napoléon I<sup>er</sup>, en 1808, du moins sous sa forme actuelle, parce que le mot lui-même remonte à quatre siècles plus tôt. Il constituait alors le grade obligatoire pour pouvoir aller en licence. Baccalauréat vient du latin médiéval *baccalarius*, qui indique l'appartenance d'une personne à un groupe social à mi-chemin entre le chevalier et le paysan. L'origine du terme « bachelier », elle, est encore plus vieille. Elle remonte... au Moyen Age ! Au XI<sup>e</sup> siècle, le « bachelier », comme on l'écrivait à l'époque, était un « aspirant chevalier ».

(2) Pour passer le bac, en 1808, il faut être âgé d'au moins 16 ans. Comme aujourd'hui, il permet à la fois de valider les connaissances acquises pendant la scolarité et d'entrer à l'université. Il existe à l'époque cinq séries : lettres, sciences, médecine, droit et théologie. Toutes les épreuves sont orales.

Les candidats sont même confrontés à une épreuve collective lors de laquelle ils sont tous interrogés, en même temps, sur la littérature, la géographie, l'histoire et la philosophie. La première épreuve écrite que passent les candidats date de 1830. Il s'agit d'une dissertation de français. La raison de cet élan vers l'écrit est de combler les lacunes en orthographe constatées parmi les bacheliers. Le bac connaît un succès croissant. Des écoles privées hors contrat, appelées boîtes à bac, pour préparer ledit examen, voient le jour dès 1901.

(3) Pendant de nombreuses années, peu de personnes ont accès au bac et pour cause, puisque ce dernier est réservé aux hommes. « En effet, pourquoi les femmes auraient-elles besoin de s'instruire ? », entend-on à l'époque. Il faudra l'intervention de l'impératrice Eugénie (épouse de Napoléon III) en personne 27 une femme, Julie-Victoire Daublé, soit la première bachelière en 1861. Elle avait obtenu son examen, mais le ministre de l'Instruction publique avait refusé de lui signer son diplôme ! Toutefois, il faut encore attendre 1924 pour que les filles aient le droit de passer le bac, tout comme les garçons.

*d'après Kezako Mundi,  
mai-juin 2016*

## Mozart au secours des cités



(1) « Manel, c'est à toi », « Noah, on se redresse », « Nasserla, tu commences trop tôt ». Deux heures durant, Valérie Artigas tente d'obtenir le calme, l'attention d'enfants agités. Ils ont entre 8 et 11 ans. Sont issus pour la plupart de deux quartiers sensibles de la ville de Pau. Beaucoup sont en échec scolaire, peinent à être attentifs en classe, à accepter les règles, certains connaissent des situations familiales explosives. Pas la crème, donc, pas le genre de gamins qu'on inscrit habituellement au conservatoire. Pourtant, ils tiennent ce jour-là chacun un instrument dont la plupart d'entre eux, il y a seulement six mois, ignoraient même le nom. Et, depuis octobre, ils forment un orchestre...

(2) « Au début, on nous a pris pour des fous », dit François Bayrou, le maire de Pau. « Et maintenant vous entendez ce qu'ils arrivent à faire ? » Monsieur le maire est venu leur rendre visite dans le joli bâtiment où l'orchestre a élu domicile. « Petit,

j'aurais bien aimé faire de la musique », dit-il, « mais ce n'était pas le genre de mon père ». Il évoque le projet modeste qu'il a rendu possible : « Regardez la petite à la grosse caisse. Elle a 8 ans, est aussi haute que son instrument, une fillette toute replète, pas vraiment une flèche à l'école, mais aux percussions il paraît qu'elle a un talent fou. Et il faut la voir, hyperattentive, taper juste quand il faut, juste comme il faut, pendant toute la répétition : une merveille, vraiment. »

(3) A l'origine de cette drôle d'histoire, il y a Jean Lacoste, mélomane et longtemps violoniste, qui découvre il y a quelques années le formidable *El Sistema*, un programme d'éducation musicale. Fondé sur un apprentissage intensif et gratuit de la musique, *El Sistema* a formé plusieurs milliers de Vénézuéliens issus de milieux défavorisés à la pratique orchestrale avec des résultats fascinants en termes d'intégration, de discipline, de lutte contre la violence.

Lacoste n'a dès lors qu'une idée en tête : faire la même chose pour que la situation s'améliore dans ces quartiers où le taux de chômage est deux fois supérieur à la moyenne de la ville et où on ne sait plus quoi faire contre l'échec et le décrochage scolaires.

**(4)** Le chef de l'orchestre de Pau, Fayçal Karoui est convaincu, lui aussi, qu'un orchestre symphonique a des vertus pédagogiques et sociales inouïes. « Il y a dans un orchestre un apprentissage du respect, de la rigueur, de l'écoute, une hiérarchie très forte et naturelle. » Il signe donc pour ce qu'on appellera dès lors à Pau *El Camino* – le Chemin : sept heures trente par semaine, son orchestre prendra en charge une centaine de gamins. Dans ce projet, tout est gratuit, mais rien n'est au rabais, car les cours sont donnés par les musiciens de l'orchestre eux-mêmes. Quand ce n'est pas Valérie, la responsable pédagogique, c'est bien souvent Karoui lui-même qui dirige les répétitions.

**(5)** Dans la vie quotidienne, ces enfants et leurs familles échappent aux politiques culturelles publiques. Le théâtre, le musée, le conservatoire, ils pensent que ce n'est pas pour eux. Seulement maintenant, en

faisant du hautbois ou du violoncelle, ils comprennent que tout, même l'excellence scolaire, peut leur être accessible. Récemment, un comité scientifique a été mis en place pour mesurer sur le long terme les effets de l'orchestre sur l'enfant, sa fratrie, son quartier. Que deviendront-ils, ces 117 gamins dont on tente d'infléchir le destin ? « Au début, des gens nous ont dit : "Ces instruments tellement chers, c'est du gâchis, tout va être cassé" », se souvient Karoui. **(6)** En janvier, soit trois mois seulement après leurs débuts, les élèves d'*El Camino* sont donc conviés à jouer en ouverture du concert du Nouvel An de l'Orchestre de Pau. Ils se produisent devant des milliers de personnes, et Fayçal Karoui dit que ces jours-là, partageant la scène avec « ses petits », il a eu le trac comme jamais. Et eux aussi, les enfants, racontent la trouille avant de prendre place, tous ces yeux braqués sur eux. Bayrou, dans la salle, dit que, comme beaucoup d'autres, il a versé des larmes. Les morceaux sont modestes, bien sûr, on ne pouvait pas faire l'impossible, mais c'est harmonieux et en rythme, un vrai concert. Cent dix-sept enfants à l'unisson. Et pas un seul archet qui tombe.

*d'après Le Point, le 5 mai 2016*



# L'Arctique est devenu le thermomètre mondial du réchauffement climatique



**Entretien avec Michel Foucher, géographe et auteur de nombreux ouvrages, dont *L'Arctique, la nouvelle frontière***

## **(1) Le Un : Comment définiriez-vous l'Arctique ?**

**Michel Foucher :** C'est d'abord et avant tout un océan glacial dont la taille varie selon les saisons de 4 à 5 millions de kilomètres carrés. Pour le climatologue, l'Arctique est tout ce qui se situe au nord de l'isotherme de 10 °C au mois de juillet. Ces immensités sont extrêmement peu peuplées. Pour les astronomes, c'est la zone située au-delà du cercle polaire. Cela représente 24 millions de kilomètres carrés, beaucoup plus que l'océan lui-même. Cette zone incorpore une partie de l'Alaska, le nord du Canada, le Groenland et bien sûr la partie nord de la Russie.

## **(2) Peut-on dire aujourd'hui qu'il s'agit d'un nouvel Eldorado ?**

Je n'irai pas jusque-là ! Il y a probablement des ressources en

hydrocarbures au large du Groenland, mais la rentabilité de l'exploitation paraît lointaine. L'Arctique est d'abord un espace très mal cartographié. L'océan est profond : il peut aller jusqu'à moins 5 400 mètres. Les ressources en hydrocarbures ne se trouvent pas dans l'océan Arctique mais essentiellement dans le Grand Nord canadien, au nord de la Sibérie et dans l'Alaska, avec quelques gisements d'hydrocarbures offshore dont les opérateurs se sont presque tous retirés en raison des pressions écologistes et, surtout, de la baisse du prix du pétrole qui ne permet absolument pas l'exploration.

## **(3) La richesse de l'Arctique reste un fantasme...**

C'est un fantasme qui s'appuie sur l'idée que le réchauffement climati-



45 que permettrait d'explorer les gise-  
ments et de les exploiter. 36 le  
coût d'exploration et d'exploitation  
est aujourd'hui énorme dans ces  
déserts humains. Il s'agit de régions  
50 dépourvues de tout en matière de  
communication, de transport, d'es-  
cales et de moyens de sauvetage en  
cas d'alerte. Il faudrait au moins que  
le prix du pétrole dépasse 120 dollars  
55 le baril pour que les compagnies  
reprennent leurs explorations.

**(4) Une autre idée séduit beau-  
coup : l'ouverture de nouvelles  
routes commerciales. Qu'en est-  
il ?**

60 C'est une nouvelle situation qui se  
présente au niveau mondial à un  
horizon de vingt-cinq ou trente ans, si  
la fonte des glaces annuelles<sup>1)</sup>  
65 arctiques continue. Cela semble le  
cas puisque, depuis 1980, le volume  
de glace annuelle a diminué de 75%.  
L'épaisseur moyenne de la glace est  
passée de trois mètres soixante à un  
70 mètre quatre-vingt-dix selon les  
données américaines. Mais pour  
ouvrir des voies maritimes, entre  
juillet et septembre, il faut des brise-  
glace. Il ne faut pas imaginer une  
75 autoroute ! Vous êtes confronté à  
des courants puissants, des vents  
violents, des glaces pluriannuelles<sup>1)</sup>  
dérivantes, du brouillard. Il n'y a pas  
80 pas de secours. La prudence des  
assureurs est donc extrême et les

grands armateurs ne retiennent pas  
cette option.

**(5) Venons-en à la question clima-  
tique. Peut-on dire que le congéla-  
teur de la planète est détraqué ?**

85 Ce qu'on peut dire, c'est que c'est là,  
dans l'océan Glacial Arctique, que  
l'on constate avec le plus d'évidence  
90 les effets du changement climatique  
depuis trente à quarante ans. 38  
on enregistre une réduction de la  
banquise l'été, parfois l'hiver, et une  
diminution de l'épaisseur de la glace.  
95 On le voit beaucoup plus nettement  
qu'ailleurs dans le monde. L'Arctique  
est un laboratoire de l'observation du  
changement climatique.

**(6) Ce constat n'est pas contesté ?**

100 Le débat scientifique ne porte pas  
sur la fonte de la banquise, mais sur  
le pourcentage imputable aux activi-  
tés humaines dans ce phénomène.  
La discussion est de savoir où placer  
105 le curseur : quelle est la part de  
l'homme et quelle en est celle des  
éléments comme la circulation  
atmosphérique générale, les grands  
cycles du climat ? Il faut noter que  
110 lorsque la banquise fond, c'est un  
immense réflecteur qui disparaît,  
puisque la glace renvoie la lumière.  
C'est un facteur d'amplification qui  
joue surtout dans la zone sibérienne.  
115 La fonte croissante des glaces  
annuelles l'été est elle-même un  
facteur de réchauffement climatique.

*d'après Le Un, le 1er mars 2017*

noot 1 des glaces annuelles / pluriannuelles = hier: ijs dat in één jaar tijd is gevormd / in de  
loop van meerdere jaren is gevormd

## Pourquoi les coureurs africains sont-ils plus performants ?



(1) Depuis le milieu des années 1980, les athlètes issus d’Afrique du Nord et d’Afrique de l’Est dominent la course. Posséderaient-ils un talent inné ? Leurs régions situées en altitude auraient-elles fait naître des compétences particulières ? Ou est-ce le nomadisme de certaines tribus qui aurait développé l’aptitude à la course ?

(2) Le sociologue Manuel Schotté 40 ces différentes croyances. Il propose une explication sociohistorique en s’appuyant sur l’exemple du Maroc. La spécialisation des jeunes Marocains en course à pied débute pendant le protectorat français. « Elle découle d’une stigmatisation première : c’est parce que l’accès à la plupart des autres pratiques sportives lui était fermé qu’une partie de la population colonisée se reporte sur la course et y connaît des succès », souligne M. Schotté. La croyance selon laquelle les Marocains seraient doués pour la course à pied se développe et se prolonge après la décolonisation. Elle génère une politique nationale de détection et de formation de coureurs à pied à compter des années 1980. Les athlètes marocains, comme les Kenyans et les Éthiopiens, tous issus de milieux populaires, voient dans ce sport un facteur d’ascension sociale.

(3) Parallèlement, à partir des années 1980, nombre de coureurs européens désertent le marché athlétique international en raison de l’émergence d’une forme de professionnalisme basée sur « une absence de salariat, des rémunérations à la prime et une distribution inégalitaire des gains ». Ils laissent la place aux athlètes issus d’Afrique de l’Est et d’Afrique du Nord, à même d’accepter cette précarité. M. Schotté note que depuis 2005, le Maroc produit moins d’athlètes de haut rang, puisque le modèle de formation est devenu « moins efficace ».

*d’après Sciences Humaines, août-septembre 2015*